

Septembre. Par Bacchus, les rayons se tamisent !  
Tant mieux. Ça fait du bien. Les dernières cerises  
côtoient les tout premiers raisins. On se prend à  
rêver, dans les allées, aux fruits que l'on goûta,  
adolescent, avec le sourire des filles  
en prime. N'est-ce pas que palpitent, que brillent,  
aujourd'hui encor, tous ces émois ? Le bonheur  
ne se laisse jamais ensevelir. En chœur  
résonnent les échos de l'ancienne jouvence.  
L'instant nous fait de l'œil et le jour qui s'avance  
est promesse, qui sait ? de mystères fleuris  
à saisir. Devant nous s'ouvrent mille paris,  
mille opportunités. « Ou pas » dit le sceptique  
en nous tapi – le réaliste qui s'applique  
à ne voir qu'illusions dans les yeux de l'espoir :  
la vie n'est qu'une voie unique dans le noir,  
avec la fosse, au bout, anonyme et commune  
des siècles. *Les grands cimetières sous la lune...*  
Mais bon, l'air est plus frais pour l'heure. On peut en jouir  
et profiter du temps qui devra s'évanouir.  
Certains jours la grisaille apparaît : elle annonce  
les larmes que le ciel versera. Oui, ça fonce  
peu à peu mais qu'importe... Le regard langoureux

de *La Grande Odalisque* et nous voilà heureux  
pour au moins une longue, très longue seconde.  
Rappelons-nous aussi la flamboyance blonde  
de *La Nuit étoilée* – encor plus, la vision  
éblouie du *Jardin des délices*... Passion,  
n'est-il pas vrai qu'ici la volupté s'avive,  
affirme, rédempteur, le Beau avec sa dive  
espérance exhalant, exaltant sans délai  
sa flamme d'outre-nuit ? Donc du balai,  
spleens fumeux, abandons, cogitations moroses !  
Aphrodisiaques, ses rayons soudain s'imposent,  
érigent, sous la peau, notre désir d'aimer  
la vie tout simplement – cette vie qui nous met  
du baume au cœur, à l'âme et à la chair ensemble :  
l'Art n'offre-t-il cette félicité qui semble  
édénique ? Ô poème en nos veines coulant !  
Palingénésie pure où l'espoir rutilant  
dissipe nos regrets qui sans fin agonisent...  
Mais baste ! Revenons aux jours qui s'amenuisent  
à l'image des jours qui nous restent. Combien,  
nous l'ignorons, c'est bien ainsi. Le temps n'est rien :  
compte l'intensité de l'instant qui fulgure,  
cet éclair dans le corps et l'esprit qui assure  
l'heur d'exister. Ici et maintenant. Un peu  
d'éternité vibrant d'extase dont on peut  
respirer le parfum, savourer l'ambrosie.  
Certes, cette joie-là, exquisement saisie,  
c'est le bonheur humain. C'est le bonheur permis  
à ceux qui bientôt vont mourir. Vivre parmi  
les ruines n'est-il pas notre lot ? Les visages  
s'estompent tour à tour et s'effacent les âges

inexorablement. On le sait, même si on cherche à l'oublier. À se droguer. Ainsi va la vie. Ainsi va la mort. Chaque minute est donc à prendre avec ferveur dans la cahute branlante qu'est la Terre. Avec détachement tout aussi bien : sans être dupe, un seul moment, de ce que les soleils retombent en poussière et les tristes baisers qui nous furent lumière... Mais à quoi bon cette mélancolie ? Merde au vil désespoir ! Le temps qui passe est un cadeau qu'il convient de cueillir, répétons-le. L'espace intérieur s'élargit quand le désir enlace ce qui nous est donné du matin jusqu'au soir, rêve ou réalité d'un bloc, avant de choir dans la poudre. Et, du reste, sous peu se dessine dans le jour neuf un cœur dont la grâce illumine le vieux jardin public où courent des enfants. Quelles bouffées de tendresse ! Quels triomphants rayons dans la poitrine, oui, au-delà des brumes à venir ! Disparus les deuils que nous vécûmes ou presque – tant l'espoir nous envahit. Le ciel ne semble-t-il d'azur pérenne ? Et tel un miel, nous le goûtons. Sans nous lasser. Et sans contrainte, nous pourrions le goûter mille ans. Comme une étreinte amoureuse. Ou bien un miracle, chaque instant renouvelé, qui nous ferait crier « va-t'en ! » aux anges noirs de la tristesse, aux délétères miasmes du désespoir qui rongent les viscères et font de la pensée un abîme où l'esprit porte son propre deuil. Aurions-nous désappris à vivre et découvrir dans le gris des semaines

une étincelle d'or qui fleurit ? Sous les thrènes,  
un cantique lançant vers le ciel endeuillé  
son amour fou ? Vraiment, avons-nous essayé  
de retrouver en nous la joie originelle  
— celle que toute enfance a gardée au cœur, celle  
christique de nos ancêtres ? Sans doute pas...  
Le pouvons-voulons-nous ? Peu à peu, pas à pas,  
nous nous en éloignons, en perdons la mémoire.  
L'amnésie de l'exil, n'est-ce point notre histoire ?  
Si dérisoire ? Si pathétique ? Putain,  
qui de nous vibre encor, sous le joug du destin,  
à la musique bleue inscrite dans nos gènes  
alors que les tourments séculaires nous traînent  
de regrets en appréhensions ? Les jours s'en vont,  
s'effilochent tandis que, bulles de savon,  
nos divers sentiments volent au moindre souffle  
et crèvent. Notre esprit, romantique maroufle,  
est un protégé pareil à un politicard  
qui se renie, se vend pour complaire à César.  
Feuilles vertes, feuilles jaunes... Le temps s'amuse  
à nous jouer. Toujours nous cédon à sa ruse  
sans trop lui opposer de résistance. Hélas !  
dans le jeu de la vie avons-nous jamais l'as ?  
Nous pouvons bien gagner pendant une minute  
ou deux ; mais à la fin, implacable est la chute  
qui nous emporte. Et tout le reste est illusion,  
mirage, ombre d'une ombre : immense dérision  
qui vaut le coup, pourtant, quand dans notre poitrine  
le cœur bat comme il faut et, paraît-il, devine  
de possibles passions. Ce moment, bien réel,  
ce n'est pas trois fois rien en cette Saint-Michel !

L'air frais revigore le corps ; et dans les rues  
il fait bon avancer. Les choses disparues  
n'entravent désormais nos regards amoureux.  
Se pourrait-il enfin que nous soyons heureux ?